www.magazine-zelie.com • N°108 Octobre 2025

Zélie

100 % féminin • 100 % chrétien

LA SAINTE DU MOIS
ÉMELINE D'YÈVRES

INSPIRATIONS
DOUCEUR AUTOMNALE

TÉMOIGNAGE :
« J'AI ACCOUCHÉ SOUS X »

Rachel Félix
tragédienne de légende

Mystérieuse
RENCONTRE

Anne.K

médailles de baptême

Médailles d'exception 100% Françaises
Modèles signés et sculptés par l'artiste
Fabrication artisanale dans notre atelier

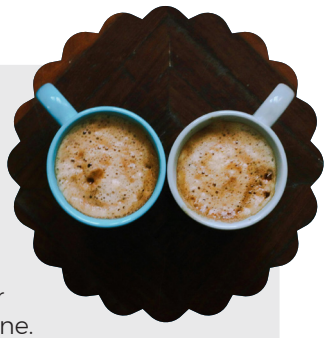
ARTISAN D'ART

www.annekirkpatrick.com

09 72 52 39 44 - bonjour@annekirkpatrick.com

gravure classique offerte avec le code ZELIE2025

édito



Chères lectrices, un moment de crise est souvent un temps où les yeux s'ouvrent. Pendant le confinement du printemps 2020, les relations humaines ont été remodelées : distantes avec beaucoup, plus proches avec d'autres peut-être. À une période où l'angoisse montait en flèche, ce que nous avons de plus précieux apparaissait à nos yeux : nos relations. Nous avions soif de rencontre, nous prenions conscience que la main tendue et la proximité physique sont un cadeau inestimable. Nous ne pouvons nous rencontrer sans notre corps, ne serait-ce que notre bouche pour échanger des paroles au téléphone. La multiplication des visios - rencontres par écrans interposés -, bien que préférables au néant relationnel, ont souvent laissé un goût d'inachevé : ni odeur, ni chaleur, ni relief pour sentir les contours de l'être en face de nous. Le plus dérangeant étant, pour beaucoup, la messe par vidéo : Dieu peut-il se donner à travers un écran ? Les sacrements, avec leurs onctions, impositions des mains et paroles proclamées, révèlent l'invisible à travers la réelle présence. À l'inverse, les réseaux sociaux laissent souvent un goût amer malgré leur capacité de démultiplication, parce qu'ils réalisent rarement la promesse de la relation sociale, faute de pouvoir établir un échange profond, direct et incarné. Bref, nous aspirons à une rencontre - qu'elle soit amicale, amoureuse ou encore professionnelle - où l'autre se révèle de manière authentique et où l'on peut éprouver de l'empathie. Parfois, on rencontre quelqu'un et l'échange est immédiatement fluide - les neuroscientifiques parlent de corégulation du système nerveux. Mais, pour les êtres blessés par le péché que nous sommes, la rencontre peut susciter peur, colère ou désir de prendre le dessus. Seigneur, viens habiter nos rencontres !

Solange Pinilla, rédactrice en chef

SOMMAIRE

4 Le mystère du tombeau vide

6 Bienheureuse Émeline, sœur converse

7 Inspirations : douceur automnale

8 Les bonnes nouvelles de septembre

10 Victoire : « J'ai accouché sous X, et cela fait partie de mon histoire »

13 Mystérieuse rencontre

14 Éclairage philo : nos rencontres nous transforment

16 Rencontres ordinaires d'une mère de famille

18 Agnès : « Je suis tombée amoureuse de mon meilleur ami »

19 Roseline Hamel et Nassera Kermiche, une amitié extraordinaire

20 La rencontre, une expérience spirituelle

21 Œuvres d'art : la Rencontre à la Porte dorée

23 Gâteau basque au chocolat

24 Culture : une question de regard

25 Rachel Félix, tragédienne de légende

COURRIER DES LECTRICES

« Je voudrais rebondir sur votre article sur les ex-voto marins en l'honneur de Notre-Dame *(Zélie n°106, p. 18-19)* pour dévoiler à vos lectrices une petite pépite qu'est la chapelle des Marins de la basilique Notre-Dame d'Arcachon, magnifique avec sa clôture et son plafond peint. Construite initialement en 1519, date à laquelle - selon la tradition - la statue de la Vierge fut découverte sur la plage au cours d'une tempête, elle fut maintes fois détruite par les éléments naturels et restituée en 1987 dans un état très proche de celui de 1723. N'hésitez pas à aller la découvrir si vous êtes de passage sur la Côte d'Argent ! »

Anne-Louise

© Coll. particulière

Magazine Zélie
Micro-entreprise Solange Pinilla
R.C.S. Nanterre 812 285 229
1 avenue Charles de Gaulle
92 100 Boulogne-Billancourt.
06 59 64 60 80
contact@magazine-zelie.com

Directrice de publication : Solange Pinilla

Rédactrice en chef : S. Pinilla

Magazine numérique gratuit.
Dépôt légal à parution.

Maquette créée par Alix Blachère.
Photo page 1 : Pexels
Les images sans crédit photo indiqué sont sans attribution requise.

ZOOMS SUR LE SYMBOLE DE NICÉE-CONSTANTINOPLE (5/8)

Le mystère du tombeau vide

Hans Memling/Wikimedia commons

Cette année, nous approfondissons les principaux thèmes du symbole de Nicée-Constantinople. Dans cet article, la théologienne Gaëlle de Frias s'interroge sur ce que signifie l'affirmation : « Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Écritures ». En quoi l'annonce de la Résurrection est-elle fondamentale ?

Après la mort de Jésus sur la croix, tout semble terminé. Peu à peu, les disciples reprennent le chemin de leur vie d'antan...

Cependant, au matin de Pâques, le tombeau est vide ! Les récits de l'événement diffèrent quelque peu selon les évangélistes. Luc raconte comment un groupe de femmes se rend au tombeau. Elles viennent prendre soin du corps de Jésus, une manière pour elles de commencer le cheminement de deuil.

Elles sont inquiètes : « *Qui nous roulera la pierre ?* » Étonnant, cette imprévision de leur part, elles qui ont acheté des parfums onéreux. Mais, lorsqu'elles arrivent, l'inquiétude fait place à la peur : le tombeau est ouvert et le corps de Jésus a disparu. Deux hommes leur disent : « *"Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : "Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et que, le troisième jour, il ressuscite." Alors elles se rappelèrent les paroles qu'il avait dites.* » (Lc 24, 5-8).

Les femmes « *sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes. Elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur* » (Mc 16, 8), malgré le message d'un jeune homme vêtu de blanc pour les rassurer : « *Ne soyez pas effrayées !* » Tandis que les hommes se sont tous enfuis, qu'ils se sont enfermés, portes closes, la bonne nouvelle est annoncée à ces quelques femmes : « *Vous cherchez Jésus de Nazareth le crucifié ? Il est ressuscité !* » (Mc 16, 6)

Elles vont alors prévenir les apôtres, « *mais ces propos leur semblèrent délirants, et ils ne les croyaient pas* » (Lc 24, 11). Comme on les comprend ! Elles sont cependant persuasives puisque Pierre et Jean partent en courant pour vérifier leur récit. Ils pénètrent dans le tombeau, voient les linges et le suaire qui ont recouvert la tête de Jésus. Jean vit et crut (cf. Jn 20, 3-10). On a beaucoup écrit sur le tombeau vide : il n'y a rien à voir... mais tout à croire. En revanche, peu de commentaires se sont arrêtés sur le tombeau ouvert. Pourtant, Ézéchiel l'avait prophétisé : « *Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos tombeaux et vous en ferai remonter, ô mon peuple !* » (Ez 37, 13) : la mort est le lieu d'où surgit la vie.

Les disciples témoignent par la suite d'expériences déroutantes. Jésus leur apparaît : Marie-Madeleine est la première à rencontrer Jésus ressuscité et elle le prend d'abord pour le jardinier (Jn 20, 15), il apparaît à Pierre (Lc 24, 34), aux apôtres qui, saisis de frayeur, pensent voir un esprit (Lc 24, 37), puis à Thomas l'incrédule (Jn 20, 24-29). Les disciples ne reconnaissent jamais Jésus d'emblée. De fait, il ne s'agit pas d'une réanimation : Jésus, présent au milieu d'eux, se donne à voir. D'une présence invisible, il se fait visible (Jn 20, 19).

« *L'hypothèse selon laquelle la résurrection aurait été un produit de la crédulité des apôtres est vraiment sans consistance. Leur foi est, au contraire, née, malgré leur incrédulité, de l'expérience directe de la réalité du Ressuscité.* » (Catéchisme de l'Église catholique, paragraphe 644)

L'Ascension de Jésus laisse les disciples désemparés : il faudra attendre la Pentecôte, et le don de l'Esprit Saint, pour qu'ils osent sortir et témoigner, au risque de leur vie, que celui qui a été crucifié, « *Dieu l'a ressuscité* » (Ac 2, 32). Ce témoignage constitue le cœur de la foi chrétienne.

La Résurrection accomplit les promesses de l'Ancien Testament, ainsi que celles de Jésus lui-même : « *Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai.* » (Jn 2, 19) Mais plus encore, elle révèle la divinité de Jésus. « *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je suis* » (Jn 8, 28). « *Il y a un double aspect dans le mystère pascal : par sa mort le Christ nous libère du péché et par sa Résurrection, il nous ouvre l'accès à une vie nouvelle.* » (CEC 654)

Nombreux sont ceux qui sont attirés par la personne de Jésus, par la sagesse de ses paroles, par ses dons de thaumaturge, et le considèrent comme un prophète.

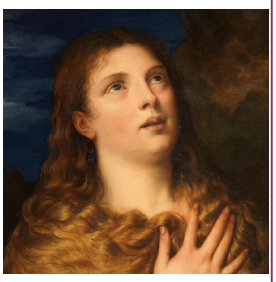
D'autres aimeraient croire, mais doutent de l'authenticité du témoignage des Évangiles. D'autres encore imaginent un autre prolongement à l'existence (réincarnation, métempsychose...). Notre rapport à la mort et à la vie après la vie est biaisé dans notre société occidentale, qui se veut cartésienne, et où le culte de la personne, de la jeunesse, de la performance, de la richesse, vient altérer notre espérance. Une chose cependant est certaine, le cœur de la prédication des apôtres est l'annonce de la Résurrection : « *Frères, je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu ; c'est en lui que vous tenez bon, c'est par lui que vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants. Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures.* » (1 Co 15, 1-8)

Et cette annonce, si nous l'accueillons, continue à nous toucher intimement plus de deux mille ans après les événements : « *À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive.* » (Benoît XVI, *Deux caritas est*)

Aujourd'hui Jésus est remonté vers son Père, mais il nous laisse son Esprit Saint. La Trinité, révélée par le Christ, se manifeste à nous et pour nous. C'est ce que nous verrons le mois prochain.

Gaëlle de Frias, théologienne

Marie-Madeleine, femme de la Résurrection



Titien/Wikimedia commons

Surnommée l'Apôtre des Apôtres par saint Thomas d'Aquin, Marie de Magdala a effectivement bénéficié de la première apparition pascale rapportée par les Évangiles, avant d'annoncer aux Onze : « *J'ai vu le Seigneur !* » (cf. Jn 20, 18) Pourquoi ce privilège ? Sans doute au nom de sa fidélité : sainte Marie-Madeleine fait partie des rares personnes demeurées au pied de la Croix (cf. Jn 19, 25).

Cela dit, Marie est aussi celle à qui le Christ avait déjà fait vivre une résurrection intérieure : Il l'avait délivrée des esprits mauvais qui l'habitaient (cf. Lc 8, 2). La personne qui expérimente la puissance de vie qu'offre Jésus pourra plus facilement témoigner ensuite de la nouveauté de l'Évangile. Depuis 2016 dans l'Église, le 22 juillet est d'ailleurs une fête liturgique (et non plus une simple mémoire), pour manifester combien cette femme peut être pour nous un modèle d'ouverture à la miséricorde et à l'évangélisation. *Abbé Vincent Pinilla*

Bienheureuse Émeline, sœur converse

L'abbaye de Boulancourt, en Champagne, est fondée en 1152 et passe à l'ordre de Cîteaux. Elle possède la grange de Perthe Sèche sur le plateau d'Yèvres. À cette époque, toute abbaye cistercienne a un bâtiment destiné à l'exploitation agricole appelé grange. La grange, exploitée par des sœurs converses (ou des moines convers), est comme une petite abbaye en réduction, avec sa chapelle, son dortoir et son réfectoire. Mais on ne peut pas y célébrer la messe. Le dimanche et les jours de fêtes, frères ou sœurs convers marchent jusqu'à l'abbaye qui ne doit pas être, selon les règles, distante de plus d'un kilomètre.

© Térébenthine et gomme arabique

À la grange de Perthe Sèche, Émeline est sœur converse. Elle est vouée aux tâches domestiques. Sa vie est toute de pénitence. Jeûnant régulièrement trois fois par semaine, elle s'abstient totalement de pain tout le temps de l'Avent et du Carême. Elle porte un dur cilice à même la peau. Hiver comme été, elle va pieds nus. Une seule tunique lui suffit par dessus un simple vêtement d'étoffe grossière et un manteau usé. Elle porte une ceinture armée de gros clous. Toujours en prière, elle s'occupe le cœur et l'esprit à méditer les psaumes tout en filant. Elle parle peu et déteste la médisance.

Sa réputation de vertu se répand aux alentours du monastère. On lui envoie des cadeaux : mets divers, liqueurs. Elle n'y touche jamais et donne tout. De la forêt voisine, corneilles et pies la troublent souvent dans sa prière par leurs cris et leurs croassements répétés. Elle leur commande de s'en aller plus loin et de la laisser servir Dieu en paix. Les oiseaux obéissent et s'en vont.

Émeline a reçu le don de prophétie. Quand des personnes qui paraissent devant elle ont de mauvaises pensées en tête, elle les reprend sévèrement et les appelle à la vigilance afin de ne pas laisser entrer le démon dans leur âme. Les seigneurs qui demeurent dans le voisinage viennent la consulter sur l'issue de leurs expéditions guerrières et lui demandent s'ils auront ou non le bonheur de vaincre leurs ennemis. Elle donne toujours la bonne réponse.

À un seigneur illustre, Simon de Beaufort, qui part en expédition, elle prédit qu'il perdra un œil. C'est ce qui arriva. Suite à cette prédiction exacte, le baron fait de nombreux dons au monastère.

Émeline meurt en 1178. Elle est inhumée sous l'autel du couvent des Dames rattaché à l'abbaye de Boulancourt et une flamme brille constamment sur son tombeau. Plus tard, quand la chapelle est détruite, ses restes sont placés dans l'église de Boulancourt. Mais aujourd'hui, il ne reste plus rien de ces vestiges.

Émeline fut longtemps un prénom très courant en Champagne. Il n'existe aucune statue ni vitrail de la discrète Émeline d'Yèvres.

Mauricette Vial-Andru

Illustration > Térébenthine et gomme arabique
terebenthinegommearabique.com

La sainteté en grand format

Une image vaut parfois mieux qu'un long discours. Forts de cette conviction, l'illustratrice Laure Th. Chanel et le libraire et éditeur Vianney de Pompignan - de la boutique en ligne Images chrétiennes - ont décidé d'évangéliser grâce à de grandes « bâches chrétiennes », où sont représentés de nombreux saints. On peut déployer ces bâches pendant la période de la Toussaint. Laure Th. Chanal explique : « *Les saints sont une très belle porte d'entrée vers le Christ !* » Il est possible de personnaliser la bâche avec le saint patron de son église ou encore de son école. Des bâches pour d'autres fêtes telles que Noël ou Pâques sont en projet. *S. P.*

© Bâches chrétiennes

INSPIRATIONS

Douceur automnale

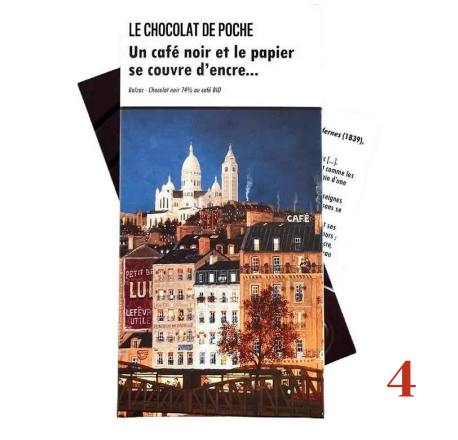
Les fruits de l'été ont mûri, les parapluies sont de retour, le chocolat chaud fume. L'automne est le moment de se préparer un cocon, de goûter aux sensations chaudes et profondes de la saison. Ces images peuvent nous aider à entrer dans cette saison. Il s'agit de coups de cœur – non promotionnels – et fabriqués en France.

É. T.

1

2

3



4

5

6

7

8

9

1. Papier peint « Vendanges » *(Isidore Leroy)*. **2.** Carte « Heure d'automne » *(Petit Berge)*. **3.** Housse de coussin « Érable argenté » *(Cosy Pumpkin)*. **4.** Tablette de chocolat noir littéraire « *Un café noir et le papier se couvre d'encre...* » *(Le Chocolat de poche)*. **5.** Béret motif léopard *(Laulhère)*. **6.** Poudre « Golden latte vanille » *(Aromandise)*. **7.** Tasse « *C'est dans le calme et la confiance que sera votre force* » *(Graines de Sénevé)*. **8.** Torchon « Les courges » *(Caro from Woodland)*. **9.** Bougie « Tarte Tatin » *(Les Choses simples)*.

Les bonnes nouvelles de septembre

© Cénacle pour Couple

SUBSTANCES Depuis dix ans, la consommation de tabac, d'alcool et de cannabis a fortement diminué chez les adolescents, selon l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies. Entre 2015 et 2024, la part des adolescents de 16 ans fumant tous les jours des cigarettes est passée de 16 % à 3 %. La part de ceux ayant déjà consommé du cannabis est descendue de 31 % à 8 %, sur la même période. Cette baisse s'observe également dans de nombreux pays européens, mais la France est en-dessous de la moyenne européenne pour les différents indicateurs. Selon l'OFDT, cette diminution est notamment due à la hausse du prix du tabac et à la « dénormalisation » progressive du tabagisme, et en conséquence, du cannabis.

CANTINES L'intercommunalité Terres d'Argentan, en Normandie, est entrée dans une nouvelle phase de son Projet alimentaire territorial, tout comme de nombreuses autres communes françaises. Ce projet est fondé sur la mobilisation des agriculteurs locaux, l'action publique et la consultation citoyenne. Cette nouvelle étape utilisera la cuisine centrale de la communauté, qui sert 1 400 repas par jour dans les cantines des collectivités. Celle-ci a pour ambition, d'ici 2027, d'acheter 80 % de ses légumes dans les exploitations des communes de l'intercommunalité. S'il réussit, ce nouveau projet contribuera à la rentabilité des maraîchers locaux, préservera leurs terres de l'artificialisation et appuiera le commerce local de vente de légumes. Il nécessitera aussi une augmentation de la production.

MISSIONNAIRES À DEUX Les week-ends spirituels « Cénacle pour Couple » *(photo)*, lancés il y a vingt ans par Maud et Alex Lauriot Prevost – cofondateurs de la Communion Priscille et Aquila –, se sont récemment restructurés et développés, avec une association et de nouveaux animateurs, pour proposer pour cette année 2025-2026 une vingtaine de week-ends en France et en Suisse. Les « Cénacles pour Couple » invitent à vivre pendant 48 heures une Pentecôte sur son couple, son mariage, sa vie conjugale, sa famille et son avenir, en vue de la mission. Prière, prédications et temps de silence alternent afin de favoriser un renouvellement de la vie de couple. Mgr Bondu est l'évêque accompagnateur de l'association.

TOURNESOL À Thouars, dans les Deux-Sèvres, un conglomérat d'industries agroalimentaires a inauguré une nouvelle unité de broyage et pressage du tournesol et du colza issus de l'agriculture biologique, qui porte ainsi à 55 000 tonnes par an la capacité de production de cette usine d'huiles biologiques, dans un domaine où la France s'affirme progressivement comme un leader européen. Cette usine compte 11 salariés, mais traite la production de 500 exploitants sur 10 000 hectares de terre. Sa croissance est donc une bonne nouvelle pour tout un terroir. L'objectif de cette nouvelle unité est aussi de renforcer l'indépendance alimentaire française dans ce secteur des huiles, qui fut déstabilisé par le conflit en Ukraine, d'où provenaient d'importantes quantités de tournesol.

Êtes-vous abonnée à la newsletter de Zélie ?

• Ne manquez aucun numéro
• Recevez le numéro en avant-première
• Accédez à des informations supplémentaires (podcasts, appels à témoignages, articles web...)

S'abonner gratuitement > magazine-zelie.com

DÉCOUVREZ

sur « Zélie - Le Podcast »

Pexels

Épisode 46
Raphaëlle Lugo
« Vivre avec la mucoviscidose »

• magazine-zelie.com/le-podcast •

CÂBLES Le groupe industriel français Acome, présent en France et dans le monde entier, a mis au point, cette année, de nouveaux câbles optiques et tourets – c'est-à-dire dévidoirs – composés uniquement en plastiques recyclés et recyclables, qui seront utilisés pour les connexions Internet ou les câblages intérieurs de voitures électriques. Ces nouveaux câbles et leurs tourets sont conçus pour être plus faciles d'usage par les professionnels, prennent moins de place dans le transport afin de diminuer le nombre de camions nécessaires pour la livraison, et consomment nettement moins de CO_2 dans leur production, du simple fait qu'ils ne nécessitent pas des matériaux nouveaux importés de loin mais s'appuient sur la matière recyclable issue de circuits courts. En deux ans, le groupe Acome a réussi à diminuer de 36 % l'empreinte carbone de ses câbles.

DÉCONNEXION Depuis la rentrée de septembre 2025, les nouvelles informations telles que les messages, les devoirs ou les notes dans les espaces numériques de travail (Pronote, École Directe...) de nombreux établissements scolaires sont suspendues, afin d'assurer un « droit à la déconnexion », entre 20 h et 7 h du matin, ainsi que le week-end. Cette mesure du ministère de l'Éducation nationale, qui devra être définitivement mise en place dans les établissements à la rentrée 2026, vise à permettre aux enseignants, élèves et parents de ne pas avoir à se connecter tardivement ni de recevoir des devoirs au dernier moment. L'accès aux informations reste possible.

PSYCHOLOGIE Une journée de colloque sur le thème « *L'ombre de la personnalité, comment l'apprivoiser ?* » est organisée par l'Institut Monbourquette, le lundi 13 octobre 2025, à Chevilly-Larue en banlieue sud de Paris. Le but est de réfléchir au concept de l'ombre, définie par Carl Jung et Jean Monbourquette : cette part mal aimée, inconnue et refoulée de nous-même, par peur du rejet et du jugement. « *Lorsqu'elle n'est pas apprivoisée, l'ombre produit des oppressions, des peurs, des angoisse et des lapsus* », explique l'Institut Monbourquette. Apprivoiser et réintégrer son ombre permettrait alors d'être davantage soi-même. Ce colloque proposera des conférences de Pascal Ide et d'Isabelle d'Aspremont, ainsi que de nombreux ateliers, tels que « *L'ombre, responsable du harcèlement* », « *Changer ses "défauts" en "qualités"* » ou encore « *À la recherche de l'intention positive* ».

Depuis cette rentrée également, l'interdiction du téléphone portable dans les collèges publics est généralisée, après les effets positifs de son expérimentation sur le climat scolaire et les apprentissages, dans une centaine de collèges l'année dernière, comme le souligne le ministère.

Gabriel Privat

Fondation pour le Logement Social
Maisons de Vie et de Partage

HABITER ENSEMBLE AUTREMENT :
Les béguinages de la FLS

Forte de l'expérience de ses **12 Maisons de Vie et de Partage** en France, la FLS lance ses **premiers béguinages**, **une alternative accessible et humaine** aux solutions classiques de logement pour seniors, comme les EHPAD. De beaux **lieux de vie partagés, solidaires et ouverts pour rompre l'isolement**.

VOTRE GÉNÉROSITÉ PERMETTRA DE CONTINUER À OFFRIR UN CADRE EXCEPTIONNEL AUX GÉNÉRATIONS FUTURES

FAIRE UN LEGS, UNE DONATION, UNE ASSURANCE-VIE
Contactez : Myriam Argoud Mélin // Relations bienfaiteurs
01 56 08 30 20 - margoud@fls-fondation.org

FAIRE UN DON
Scannez ce QR Code ou rendez-vous sur :
WWW.FLS-FONDATION.ORG

Victoire : « J'ai accouché sous X, et cela fait partie de mon histoire »

Unsplash

Sous la pression parentale, Victoire – alors âgée de 19 ans – a confié à l'adoption son enfant tout juste né. Aujourd'hui mariée et mère d'autres enfants, elle raconte le défi que constitue une existence avec le douloureux souvenir d'un accouchement sous X. Néanmoins, pour cette femme de 38 ans aux cheveux bruns et aux yeux verts, l'amour est plus fort que l'épreuve. (La lecture de cette interview peut vous émouvoir, attendez d'être prête pour le faire.)

Zélie : Il y a 19 ans, vous avez vécu un accouchement sous X, c'est-à-dire de manière anonyme. Pouvez-vous nous raconter les circonstances de cet événement ?

Victoire : C'est l'histoire d'une jeune fille qui est livrée à elle-même. Mes parents ne se préoccupaient pas beaucoup de moi, même s'ils voyaient que quelque chose n'allait pas. Je suis tombée amoureuse d'un garçon, qui voyait bien que je cherchais l'amour.

Quand je lui ai dit que j'étais enceinte, il m'a répondu : « *Tu avortes.* » J'étais très malheureuse. L'avortement m'a à peine traversé l'esprit, car ce bébé, je l'aimais déjà ; pour moi, il était le fruit d'une relation d'amour. J'ai eu peur de la réaction de mes parents, même si je leur avais déjà présenté ce garçon. Lorsque j'ai annoncé la grossesse à ma mère, elle l'a très mal accueilli. Elle a réfléchi, puis a affirmé : « *La seule solution, c'est l'accouchement sous X. Quelqu'un va te parler d'une maison qui accueille des femmes enceintes.* » C'était très factuel, très cadré.

J'étais coincée entre mon amour pour mes parents et la peur d'être abandonnée, et d'autre part ce bébé que j'aimais. J'avais 19 ans, j'étais déjà majeure, mais je ressentais de la confusion et une pression extérieure. Je voulais faire plaisir à mes parents et j'étais incapable de leur dire non.

Comment s'est passée la grossesse ?

À la maison maternelle Magnificat, j'étais avec d'autres mamans, de milieux différents, et qui allaient garder leur bébé… Nous faisions des activités, nous étions reçues dans des familles. J'y ai rencontré une femme qui est devenue une amie ; nous sommes restées très proches. J'en garde de bons souvenirs. La foi m'a aidée à tenir le coup.

De quelle façon s'est déroulée la naissance ?

C'était très violent : tout de suite, le bébé a été emporté dans les bras d'une sage-femme. Là, cet accouchement sous X est devenu concret. Dans ma chambre, je ressentais de la tristesse, du vide, de la confusion. J'avais envie de partir très loin. J'entendais les bébés des autres… Je suis allée voir mon enfant, que j'ai baptisé. Il s'appelle Thibaut. Je lui ai parlé. C'était un très beau bébé, très calme. Il avait des cheveux très noirs, un visage très fin.

Pendant tout l'accouchement et le séjour à la maternité, j'étais accompagnée par la directrice de la maison maternelle Magnificat. Elle seule me parlait, me rassurait. Je sentais que le personnel de la maternité était un peu tendu et troublé par ma situation. Je leur ai même laissé un mot pour le rassurer.

À qui avez-vous parlé de cet événement ?

Avec mes parents, nous n'en parlions pas. « *C'est ton histoire, c'est ton secret* », me disaient-ils. Il a fallu mentir, affirmer que j'étais partie quelques mois pour un travail – pour finir ma grossesse et accoucher, en réalité. J'ai retrouvé tout de suite ma silhouette habituelle. Cependant, j'avais les hormones de la grossesse qui chutaient. Le soir, je pleurais dans mon lit. J'ai vu des psychologues. Mais c'était compliqué de faire une thérapie profonde, car ma mère s'en mêlait.

J'avais des idées noires, tout en me disant : « *Je ne peux arrêter ma vie, puisque j'ai donné la vie.* » Je me réveillais toutes les nuits entre 2 et 4 heures du matin ; j'en ai parlé à une acupunctrice, qui m'a expliqué que j'étais en état de stress post-traumatique.

Avec le recul, je pense que mes parents voulaient donner une image la plus parfaite possible de leur famille ; ils avaient honte d'avoir une fille enceinte hors mariage – avec une aînée mariée qui, à l'époque, ne parvenait pas à avoir un enfant. Ils m'ont sacrifiée pour l'image qu'ils voulaient montrer ; et aussi, je pense, parce qu'ils sentaient que j'avais la force d'endurer cela.

Qu'est-ce qui vous a aidée à survivre à ce traumatisme ?

Ne pas nier ce que je ressentais m'a permis de tenir. J'ai accouché de cet enfant un 2 octobre. Tous les ans, j'y pense. C'est une partie de moi. J'ai appris qu'une femme garde dans son sang quelques cellules de son bébé jusqu'à une durée de 27 ans ! Même s'il est devenu l'enfant d'un couple, je resterai sa mère biologique. Mes parents, eux, ne veulent pas entendre que j'ai pu souffrir. Cependant, je leur ai dit que je leur ai pardonné de m'avoir obligée à accoucher sous X.

Aujourd'hui, 19 ans après cet événement, je pense que je vais mieux vivre cet anniversaire, car entre-temps, j'ai témoigné, de manière anonyme – comme dans cette interview. J'en ai parlé aussi à des personnes qui n'étaient pas au courant, telles que ma marraine. Je ne pouvais plus vivre dans le mensonge. Je suis fière de ce que j'ai fait, à savoir offrir une « partie de moi » à un couple qui a attendu avant de pouvoir adopter un enfant.

À l'époque où j'ai rencontré mon mari, il a remarqué, un 2 octobre, que j'avais l'air triste. Je lui ai tout raconté. Il a dit : « *On dirait un deuil.* » Quand nous avons eu nos enfants, j'ai revécu mon premier accouchement. De juin à octobre, je repense à ce que j'ai vécu dans la maison maternelle, à la même période de l'année. Avec mon mari, nous fêtons ensemble l'anniversaire du 2 octobre. J'ai aussi parlé de cet enfant à notre aîné de 16 ans, et à notre petit dernier de quelques mois.

Avez-vous encore des contacts avec le père de cet enfant né sous X ?

Pendant la grossesse, je l'avais appelé et je lui avais dit : « *J'ai gardé le bébé, je vais accoucher sous X. Une partie de toi vivra quelque part.* » Il a dit « *OK* », et il a raccroché. Je n'ai jamais cherché à le recontacter. Ce qui comptait, c'est ce bébé. Pour moi, c'est quelqu'un qui m'a trahie et abandonnée.

Que savez-vous de cet enfant, qui a 19 ans maintenant ?

J'ai levé le secret de mon identité : si mon fils Thibaut né sous X souhaite consulter son dossier, il pourra avoir mes coordonnées. Tous les ans, je lui écris des lettres ou des poèmes, que je mets dans son dossier. Il pourra y trouver des échographies, des détails sur moi, mon milieu, mes goûts, et sur le géniteur. J'ai tout fait pour lui faire comprendre que je n'ai jamais voulu l'abandonner, et que je l'ai plutôt confié à d'autres personnes.

Je ne sais pas s'il a consulté le dossier, s'il le consultera un jour, dans un an, dans dix ans, jamais ? Parfois, c'est quand les enfants nés sous X apprennent, à 30 ans, qu'ils vont devenir parents qu'ils font des recherches sur leurs origines. Je suis en contact avec un collectif de personnes nées sous X ou ayant accouché sous X. Ces personnes nées sous X m'ont dit que c'était magnifique d'avoir un dossier rempli, et qu'elles auraient aimé accéder à des échographies dans celui-ci.

Je saisis ma chance d'avoir une belle vie, une bonne santé, un mari, des enfants – j'en ai eu quatre après ce premier bébé. Quand on a un passé difficile, on porte une cicatrice à vie, mais on est prêt à tout supporter, parce qu'on se dit qu'il y a toujours plus grave...

Unsplash

Une partie de moi est meurtrie ; une partie de mon cœur reste un peu déchirée. C'est quelque chose qui ne s'effacera jamais ; mais il y a du bonheur à côté. Je ne regarde pas tout le temps en arrière – parfois en souriant, parfois en pleurant un peu –, mais je ne veux pas être dans le déni. Cela fait partie de mon histoire.

Je pense à la Sainte Vierge, qui a donné son fils au monde. Je sais ce que c'est de porter un enfant, de souffrir, et de le donner ; d'être dans l'ombre. Ce n'est pas moi qui ai vu cet enfant marcher, et il y aura toujours cette douleur, quand je vois mes enfants grandir, et que j'imagine qu'il a grandi de même. Des femmes ayant adopté m'ont remerciée d'avoir donné la vie ; j'ai été touchée par cette reconnaissance.

Pourquoi souhaitez-vous témoigner aujourd'hui ?

Ce n'est pas pour crier haut et fort ma souffrance ou susciter la compassion, mais pour faire connaître ce sujet encore tabou. Il y a d'autres femmes qui ont vécu un accouchement sous X, et il est urgent d'en parler. Sans ces mères de l'ombre, ces enfants adoptés n'auraient pas existé.

Quel rôle a joué la foi dans votre histoire d'accouchement sous X ?

La foi m'a tenue debout, m'a aidée à être dans l'espérance, à ne pas m'enfoncer trop profondément dans la dépression. La foi est très importante pour moi : par exemple, dans l'évangile de dimanche dernier qui incitait à visiter les estropiés, mon mari et moi sommes allés voir le prêtre pour lui demander conseil, et nous avons rendu visite à une dame sous curatelle, qui ne se nourrissait plus que de galettes de blé noir ; nous lui avons apporté de bons plats.

Plus je prie, plus je vois des signes de Dieu. Je sais que je ne suis pas seule. Jamais la Sainte Vierge ne m'a abandonnée.

Si je mourrais demain, j'aurais dit pardon à mes parents, je me serais mise à leur place. J'ai cheminé pendant 19 ans – avec un accompagnement psychologique, spirituel et un pardon donné –, je suis arrivée à un certain équilibre.

Je fais du bénévolat pour donner ce que j'ai reçu, pour transmettre, et ne pas rester concentrée uniquement sur mes épreuves. Aujourd'hui, je suis en paix.

Propos recueillis par Solange Pinilla

QUE SERAIS-JE SANS TOI QUI VINS À MA RENCONTRE
QUE SERAIS-JE SANS TOI QU'UN CŒUR AU BOIS DORMANT
QUE CETTE HEURE ARRÊTÉE AU CADRAN DE LA MONTRE
QUE SERAIS-JE SANS TOI QUE CE BALBUTIEMENT

LOUIS ARAGON

Mystérieuse rencontre

Pexels

De quand date notre première rencontre ? Sans doute est-ce de notre vie *in utero*, quand notre mère nous portait et que, psychiquement, nous croyions ne faire qu'un avec elle. Petits humains, nous n'avons pu d'abord nous sentir qu'en relation avec une autre. Notre mère elle-même a conçu cet enfant avec quelqu'un d'autre. La rencontre est indissociable de notre humanité. Nous naissons d'ailleurs « prématurés » par rapport à beaucoup d'espèces animales, qui sont plus rapides à marcher et prendre leur indépendance. Sans soins, sans amour, sans le lien d'attachement, nous mourrions littéralement.

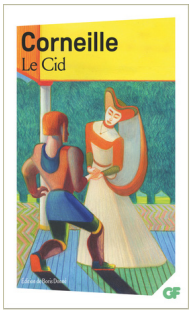
Dans les rencontres qui jalonnent notre existence, on trouve celles de notre famille, de nos amis, de nos professeurs, des personnes avec lesquelles nous travaillons, de nos voisins, et même aussi de personnalités qui ont parlé avant nous, et que nous rencontrons à travers un livre. Dans une amitié forte ou dans la rencontre amoureuse, si intense et si idéalisée parfois – ne comblerait-elle pas tous nos manques ? –, nous ressentons souvent qu'il y a quelque chose qui nous dépasse. Non seulement nous nous émerveillons de l'autre, mais nous éprouvons une joie profonde à vivre ce tête-à-tête.

Loin de la confrontation suggérée par l'étymologie du mot « *ren/contre* » qui désigne un combat, la vraie rencontre nous donne quelque chose à voir de l'intimité avec Dieu. Le Père Pierre-Alain Lejeune, cité plus loin dans ce dossier, le formule ainsi : « *La foi chrétienne n'est pas un système de pensée, ni une morale ou un art de vivre ; elle est une rencontre avec Jésus ressuscité.* »

Solange Pinilla

Un classique de littérature à (re)lire

Le Cid de Pierre Corneille



La rencontre. C'est bien ce mot qu'on pourrait donner comme thème au *Cid* de Corneille. Rencontre d'honneur, rencontre amoureuse, rencontre douloureuse... Chacune nous parle de ces grandes valeurs du XVII[e] siècle, aujourd'hui mal comprises, mais qui auparavant décidaient d'un destin.

Rodrigue aime Chimène, Chimène aime Rodrigue. Noblesse, beauté, jeunesse, tout semble jouer en leur faveur pour leur promettre un prompt mariage, avec la bénédiction de la cour de Castille. Mais pour ces personnages à l'âme haute, l'honneur n'est pas un vain mot, et une blessure d'honneur vaut plus qu'un amour trahi, ou même que la vie. C'est pourquoi, lorsque le père de Rodrigue reçoit un soufflet de la part du père de Chimène, jaloux d'une charge de gouverneur qu'il pensait devoir lui revenir, Rodrigue, le cœur déchiré, accepte de venger l'honneur de son père au prix de son amour. Aussi, plutôt que de demander la main de sa fille à Don Gomas, le jeune homme le tue en duel. Chimène crie vengeance auprès du roi. Mais celui-ci ne peut se défaire d'un combattant si valeureux, qui en une nuit met en fuite une armée de Maures menaçant la ville. Chaque rencontre avec Rodrigue victorieux devient de plus en plus douloureuse à Chimène, qui voit en lui à la fois le meurtrier de son père et son amant. Pour laver l'honneur de son père, le roi accorde à la jeune fille un dernier duel entre Rodrigue et Don Sanche, qui se fait son champion par amour d'elle. C'est finalement Rodrigue qui remportera la victoire et la main de Chimène, avec la bénédiction du roi.

Marie-Lys de Laborie

Éclairage philo : nos rencontres nous transforment

Pexels

Rencontrer quelqu'un, qu'il s'agisse d'une relation amicale, amoureuse et professionnelle, ne peut nous laisser de marbre – ou bien, ce n'est pas une réelle rencontre. Une rencontre peut révéler une partie de nous-même, nous donner des ailes, nous faire découvrir d'autres points de vue et vivre plus librement.

« **Et toi,** *qu'est-ce que tu fais dans la vie ?* » Cette question, courante dans la vie sociale, débouche le plus souvent sur une réponse concernant l'activité professionnelle exercée – lorsqu'on en pratique une. Dans son essai *La Rencontre* (Allary éditions), dont nous nous inspirons principalement pour cet article – un livre passionnant, sans nécessité d'adhérer à toutes les propos et exemples avancés –, le philosophe Charles Pépin parle du moi social, souvent simple et figé : « *Combien d'hommes et de femmes se condamnent à la solitude, faute d'avoir su s'arracher à cette glu du social ? L'autre s'est présenté devant eux, avec peut-être la possibilité d'une histoire, mais ils ne l'ont pas vu, pas même "envisagé" : ils ne se sont pas autorisés à le remarquer, gardant porte close à la possibilité du trouble, parce que cet autre ne correspondait pas à leurs critères sociaux, n'entrait pas dans la bonne case.* »

L'auteur donne l'exemple de la pièce de Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Silvia est promise à Dorante, mais obtient de son père de le rencontrer déguisée en sa propre servante, pour l'observer incognito. Dorante a eu la même idée, habillé en tenue de valet. Malgré ces fausses identités, Silvia et Dorante passent outre leurs conditions sociales et tombent amoureux de quelqu'un qu'ils pensent être un domestique. « *La rencontre donne droit de cité au moi profond,* explique Charles Pépin. *D'où ce sentiment si fort, au cœur du trouble qu'elle provoque, d'exister pleinement, d'exister enfin.* »

À ce trouble s'ajoute parfois un étonnant sentiment d'évidence, une familiarité commune. C'est comme si on reconnaissait la personne rencontrée ; on parle parfois d'âme sœur. D'où cela pourrait-il venir ? « *Je te reconnais, toi qui ne m'es en fait pas inconnu. Je me reconnais au sens où je me retrouve, moi, ou quelque chose que j'aime, un souvenir lointain, un état que j'ai déjà connu* », avance l'auteur de *La Rencontre*.

Parfois, il ne s'agit pas d'une attirance vers ce qui nous semble si proche, mais plutôt une curiosité vers un monde différent du nôtre. L'autre est une énigme que l'on cherche à comprendre. Cette personne, mais aussi son univers. Dans son *Abécédaire*, Gilles Deleuze affirme : « *Vous ne désirez jamais quelqu'un ou quelque chose* », car on

L'auto-stop, la rencontre à l'état brut

Depuis une dizaine d'années, Andéol Dudouit pratique régulièrement l'auto-stop. Non pas parce qu'il n'a pas de voiture ou bouderait le covoiturage : il apprécie la simplicité et la joie de l'auto-stop. Mais il aime surtout « *consentir à tout recevoir des autres* » et « *considérer l'autre comme une nécessité* ».

Dans *Mystique de l'auto-stop* (Première partie), Andéol Dudouit, qui a 30 ans et enseigne le français en région lyonnaise, explique que pour vivre cette rencontre imprévue dans la voiture d'un automobiliste accueillant, il faut accepter une certaine pauvreté, qui a commencé par l'attente au bord de la route. Ensuite, une forme de « *docilité* » est nécessaire : rester discret, écouter, savoir tenir une discussion.

À côté d'un vigneron, d'une généalogiste, d'un joueur de rugby professionnel ou d'un évêque, pleinement disponible à la rencontre, l'auteur se laisse toucher par la générosité de celui qui l'accueille dans son espace personnel. Il se sent particulièrement proche, dans ces moments, du Christ qui chemine avec nous, comme à Emmaüs. *S. P.*

désire quelqu'un « dans un ensemble », qui comprend des habitudes, des gestes, des amis, des émotions, des souvenirs... Des horizons insoupçonnés. Voilà aussi une raison pour laquelle faire la rencontre de quelqu'un, c'est comprendre que son mystère ne sera sans doute jamais totalement éclairci, on n'en n'aura jamais fait complètement le tour.

Outre le fait que la rencontre de quelqu'un peut donner des ailes et amener à bâtir quelque chose ensemble - un groupe de musique, une entreprise, une famille... -, amenant le miracle que 1 + 1 = 3 (ou davantage), Charles Pépin souligne une expérience incomparable de la rencontre : l'altérité. Rencontrer, c'est accéder au monde de l'autre, à un autre point de vue. « *Désormais, je vois les choses également à travers ton regard.* » Un exemple ? « *Lorsque nous allons au cinéma, je regarde le film aussi avec tes yeux. (...) J'ai vu le film deux fois : non pas à deux reprises, mais simultanément avec mes yeux et avec les tiens.* » Ce qui est, théoriquement, impossible ; c'est pourtant l'expérience du décentrement. On en arrive parfois à penser « contre soi », à remettre en cause ce que l'on croyait. Pour autant, il ne s'agit pas de fusionner avec l'autre, au point que l'un se fondrait dans l'autre au risque de perdre sa singularité.

Charles Pépin raconte avoir été touché par le livre *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère. Celui-ci, athée, y raconte comment il a rencontré le Christ et a vécu dans la foi plusieurs années, avant de - malheureusement... - la perdre. Ce livre a néanmoins touché Charles Pépin, agnostique : « *Le temps de cette lecture, j'ai fait en moi une place à un mystique dont je ne soupçonnais pas l'existence, et j'ai commencé à voir le monde avec ses yeux, à ressentir les choses avec son cœur. Bref, j'ai rencontré un livre et, au travers de ce livre, son auteur. Aujourd'hui encore, il reste de la place en moi pour le mystique, et peut-être le chrétien, que cette lecture à autorisé à accueillir.* » Nos rencontres nous transforment, nous font expérimenter l'altérité et nous rendent plus humains.

S. P.

« Les Inconsolés », quand la rencontre se fane

Qui mieux que la littérature peut exprimer la magie d'une rencontre ? Dans le roman « Les Inconsolés » paru en 2020, l'écrivain Minh Tran Huy met en scène l'intensité du coup de foudre, mais aussi celle de la détresse, quand la passion amoureuse ne peut s'épanouir dans la relation.

Cela fait écho à une phrase de Shakespeare dans « Roméo et Juliette » : « Pourquoi faut-il que l'amour, qui est si doux d'aspect, mis à l'épreuve, soit si tyrannique et si brutal ? » Mais aussi à ces vers de Ronsard : « Celui qui n'aime est malheureux / Et malheureux est l'amoureux. »

Lise, 20 ans, est attablée à la terrasse d'un café du Quartier Latin. Elle croise le regard d'un bel inconnu. C'est le coup de foudre, le vrai, celui des contes et des romans.

L'histoire aurait pu s'arrêter là... ou ne pas même commencer, mais Louis et Lise se retrouvent à la BU, échangent quelques mots aussi émus que confus, et leurs numéros de téléphone.

Ils se découvrent amoureux fous, émerveillés et comblés. C'est une évidence, ils sont faits l'un pour l'autre. Chaque instant de séparation est un supplice, l'amour envahit leur vie.

Tout les oppose : aussi brune qu'il est blond, elle se montre extrêmement sensible, encline à la rêverie, à la nostalgie et au remords alors qu'il est sûr de lui et traverse la vie sans se poser de questions. Elle vibre pour l'art et la littérature, pétrie par les contes de fées de son enfance. Il est concret, efficace et catégorique dans ses jugements.

Une différence plus fondamentale encore se trouve dans leurs origines : Lise, issue d'une famille modeste et blessée, a quitté le pavillon de ses parents pour une chambre au confort rudimentaire. Pur produit de la méritocratie républicaine, elle est entrée, après une scolarité brillante, dans une prestigieuse école parisienne au sein de laquelle Louis étudie aussi. Fils de grand bourgeois, il habite un magnifique hôtel particulier, fréquente le Tout-Paris et passe ses week-ends dans la luxueuse propriété familiale. Hormis leurs communes études, rien ne les prédisposait à se rencontrer.

Ces contrastes qui, au début de leur histoire, nourrissent leur amour, chacun trouvant chez l'autre des horizons inenvisagés et des mondes à découvrir, causeront plus tard d'irréparables malentendus et de profondes blessures, laissant Lise et Louis « Inconsolés ».

Ces quelques 300 pages d'une écriture délicate et ciselée emportent le lecteur dans une réflexion profonde sur la passion amoureuse, l'influence de l'enfance et du milieu social, à travers une histoire émouvante, captivante et poétique qui tient à la fois du thriller et du conte de fées. Une prouesse !

Marion Naux

Rencontres ordinaires d'une mère de famille nombreuse

© Coll. particulière

Elodie Luor a un goût particulier pour la rencontre. Mariée et mère de 10 enfants, elle habite près de Rennes et accueille régulièrement des correspondants étrangers et des jeunes en difficulté. Elle vient de publier son témoignage, « Cinq gars, cinq filles », aux éditions Artège.

Zélie : Comment avez-vous rencontré votre mari ?

Élodie Luor : Guillaume était un ami de mon frère. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés. Cette histoire peut paraître banale, mais je crois que Dieu était présent à ce moment-là.

Guillaume était différent de l'homme idéal que j'imaginais - qui aurait été scout, issu d'une famille nombreuse... Il avait les cheveux longs. Sa mère et son père, des parents aimants mais séparés, s'intéressaient l'un aux signes astrologiques, l'autre à la numérologie – cela dit, Guillaume ne cautionnait pas cela.

Le plus important a été l'approfondissement de notre rencontre et de notre relation, afin de créer des racines solides. Nous avons effectué de nombreuses retraites. Cela nous a permis de nous remettre en question et de réfléchir à ce que nous avions reçu jusque là.

Vous avez 10 enfants – ainsi qu'un premier bébé au Ciel. Quels sont les éléments qui ont rendu unique la rencontre avec chaque enfant ?

Chaque enfant est différent, quelque soit le nombre d'enfants dans une famille. On croit parfois qu'on aura des difficultés à aimer le deuxième enfant autant que le premier. Mais l'amour est comme un élastique incassable, il grandit à l'infini. D'ailleurs, cela nous fait toucher quelque chose de l'amour infini de Dieu.

Chaque rencontre est unique parce que chaque grossesse est différente. Pour moi, la première rencontre avec le bébé a lieu quand je le prends dans les bras, que je le touche, que je lui parle, que je l'allaite. Le bébé a soif de cette rencontre, et on a envie d'y répondre. La rencontre continue avec l'évolution de chaque enfant et se construit toute la vie.

Y a-t-il une rencontre qui vous a particulièrement marquée, dans votre vie ?

Quand j'avais 15 ans, je suis allée aux Journées mondiales de la jeunesse à Paris. Un soir, avec une amie, nous avions des restes de nourriture. Nous les avons proposés à un SDF qui était sur un banc. Il s'appelait Patrick. Il s'est beaucoup confié à nous. Marie, mon amie, avait des paroles de réconfort, et j'ai admiré cela. J'ai rencontré d'autres SDF les jours suivants, échappant ainsi à la surveillance des adultes. Nous partagions des moments très simples. Patrick refusait toute aide de ma part, et veillait sur moi, refusant par exemple que je boive de la bière.

Le dernier jour de ces JMJ, Patrick m'a dit : « *Le premier soir, je voulais mettre fin à mes jours. C'est toi qui m'a écouté. Cela m'a beaucoup réconforté.* » Et il a regretté que Marie lui ai autant parlé. Je suis restée en contact plusieurs années avec Patrick et avec un autre SDF, Fred, en écrivant en poste restante. J'ai été extrêmement touchée par son témoignage. C'était l'un des moments les plus marquants de ma vie. J'ai compris qu'on peut sauver une vie simplement grâce à l'écoute et au sourire. Aujourd'hui, je ne cherche pas tant à aider, qu'à être là et écouter.

Vous accueillez des correspondants étrangers dans votre famille. Une rencontre vous a-t-elle marquée ?

En effet, pour les voyages scolaires, nous privilégions les échanges avec des correspondants étrangers : c'est plus abordable, et surtout, les enfants progressent dans la langue et la culture du pays grâce à une immersion dans la famille dans laquelle ils sont accueillis. De notre côté, cela nous permet de voyager différemment à travers la rencontre des étrangers qui viennent dans notre famille.

Je me souviens d'un Chilien qui nous a présenté un exposé sur son pays et qui a cuisiné des plats du Chili avec nous. Notre aîné, qui a passé le bac allemand dans son lycée, a séjourné 3 mois en Allemagne, et son correspondant est venu 3 mois à la maison. Il s'est très bien intégré à la famille ! Nos enfants se comportent souvent mieux quand il y a une personne extérieure, car ils se focalisent sur quelqu'un d'autre et oublient leurs disputes.

© Coll. particulière

Vous accueillez aussi des jeunes en quête d'un logement, parfois fragiles. N'est-ce pas risqué ?

C'est souvent un concours de circonstances qui nous a amenés à le faire, telles que des demandes de prêtres cherchant des solutions pour des jeunes renvoyés de leur foyer. En effet, cela demande une très grande vigilance. J'accueille ces jeunes, car j'ai la disponibilité pour le faire. Nous en discutons d'abord en famille.

Avec l'un de jeunes, c'était particulièrement compliqué ; il avait des problèmes psychiatriques et se reposait beaucoup sur moi. Il me pompait toute mon énergie. Je sentais que je risquais de faire un burn-out, car j'atteignais mes limites psychologiques. Nous lui avons demandé avec délicatesse de trouver un autre logement.

Cependant, nous avons vécu de très belles histoires. Les enfants gardent des liens avec certains, comme Enzo et bien d'autres. Ils s'enrichissent de ces rencontres, avec des jeunes qui n'ont pas reçu la même éducation. Cela dilate leur cœur et leur permet de se donner aussi. Cependant, nous ne sommes pas là pour sauver les gens.

Souvent, une simple vie de famille unie éblouit presque ces jeunes ; plusieurs nous ont confié qu'ils ne pensaient pas que c'était possible. Nos enfants peuvent ainsi prendre conscience qu'avoir une famille unie – même imparfaite – est une richesse.

Avez-vous déjà senti qu'à travers certaines rencontres, vous rencontriez Dieu ?

À l'époque où j'ai rencontré ces personnes SDF, j'avais le cœur un peu froid. J'ai senti que le Seigneur ouvrait grand ses bras et remplissait mon cœur d'amour. À 15 ans, j'ai ainsi fait une rencontre forte avec Dieu lors d'une adoration et, parallèlement, une rencontre profonde avec des marginaux, des pauvres.

Pour mieux rencontrer Dieu, nous faisons des retraites en famille. À Paray, nos grands ont créé des amitiés fortes. Une de nos filles y a rencontré son fiancé !

Seule, je ne me sens pas capable de grand-chose, mais si je demande à l'Esprit Saint de prendre les rênes, je sais qu'il peut accomplir de grandes œuvres et transformer une simple rencontre en quelque chose qui me dépasse et qui fait grandir notre couple et notre famille.

Propos recueillis par S. P.

TÉMOIGNAGE

Agnès : « Je suis tombée amoureuse de mon meilleur ami »

Unsplash

Il est des situations où l'on vit une seconde rencontre : une personne que l'on pensait connaître apparaît sous un jour nouveau. D'une amitié qui se transforme en douceur, la relation gagne en intensité pour bouleverser en profondeur, se doubler de passion et parfois ouvrir un nouveau chapitre. Agnès, lectrice de Zélie – le prénom a été modifié –, a souhaité témoigner de cette histoire qui est la sienne, sous la forme d'un récit. Une délicatesse de sentiments digne d'un roman de Jane Austen.

« **Lors d'une sortie en bateau,** Agnès, alors étudiante, rencontre Éric, grand brun à l'humour incisif. Les conversations vont bon train et, si elle est amusée par ses propos saillants, elle, littéraire pur jus, est agacée par certaines déclarations péremptoires du jeune homme, notamment sur l'évidente supériorité des profils scientifiques.

« *À la fin de cette journée, je me suis dit : "Ce garçon est drôle et a un sens de la répartie génial, mais il est vraiment trop ironique et direct."* »

Ils se croisent épisodiquement dans les mois qui suivent.

Une semaine de vacances entre amis va permettre à Agnès et Éric de mieux se connaître. Le temps long permet des discussions beaucoup plus profondes que leurs habituelles joutes verbales dont le but consistait à avoir le dernier – bon – mot. Elle trouve ses propos intéressants et ses jugements justes, aime entendre son point de vue, mais surtout, elle est touchée par la bonté qu'elle découvre chez lui. Une franche amitié naît, qui leur offre un espace de paroles vraies et libres de toute espèce de séduction.

Les vacances finies, ils se revoient souvent avec plaisir. Un soir, quittant Éric, Agnès se dit : « *"Vivement que je le retrouve !" Dès que cette pensée a émergé, je me suis dit : "Ça va pas, non ? Qu'est-ce qui te prend ? C'est un très bon ami, c'est tout."* »

Après un énième après-midi passé ensemble à discuter de leurs projets respectifs, elle réalise qu'elle verrait bien son avenir avec lui. Pensant au célèbre refrain « *Les histoires d'amour finissent mal, en général* », elle évacue cette idée, n'ayant pas du tout envie de gâcher cette belle amitié, confortable et sécurisante.

Et pourtant… Cupidon a bien décoché ses flèches. La manière dont leur relation change imperceptiblement au fil du temps est mystérieuse et indescriptible. Ils le ressentent tous les deux, sans se le dire.

Arrive un moment où ils ne peuvent plus taire leurs sentiments. Cet aveu est à la fois très fort et paisible. « *C'était devenu évident, je ne pouvais plus envisager la vie sans lui, et visiblement il ne pouvait non plus l'imaginer sans moi. Nous n'avons pas vécu l'exaltation grisante du coup de foudre, mais nous avons éprouvé une joie très vive et un élan tout neuf, alors que nous nous voyions régulièrement depuis longtemps. Aussi étonnant que cela puisse paraître, nous nous sommes regardés autrement, avec les lunettes des amoureux, des paillettes dans les yeux et des papillons dans le ventre. Il y a eu comme un nouveau départ. C'est étrange : nous n'avons pas eu l'excitation de la découverte, et pour cause… et pourtant tout a changé.* »

Et après ? Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants !

Selon Agnès, avoir été amis avant d'être amoureux a facilité les débuts de leur mariage : « *Nous n'avons pas eu le sentiment d'avoir à faire des efforts pour nous comprendre et nous adapter, contrairement à pas mal de couples d'amis. Nous nous connaissions vraiment bien et avons sans doute moins idéalisé l'autre que lorsqu'on tombe d'abord amoureux et que l'on se découvre ensuite.* »

Cela n'a évidemment pas empêché des moments plus difficiles et des réajustements nécessaires (le contraire serait étonnant en trente-cinq ans de mariage).

Agnès conclut : « *J'avais lu, étant plus jeune, un article dont le sujet était : "Célibataires, vous n'avez peut-être pas à aller chercher bien loin : et si le mari ou la femme que vous attendez n'était autre que votre meilleur ami ?" et j'avais trouvé cette option vraiment pas très "glamour" : elle m'évoquait furieusement un mariage de raison. Je peux aujourd'hui témoigner qu'un de mes amis les plus proches est devenu mon mari, et que la passion a été au rendez-vous !* »

Texte recueilli par S. P.

Roseline Hamel et Nassera Kermiche, une amitié extraordinaire

Qui aurait cru que la sœur d'un prêtre assassiné et la mère d'un terroriste impliqué dans l'attaque deviendraient amies ? Roseline, sœur du Père Jacques Hamel tué à Saint-Étienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016, et Nassera, mère d'Adel Kermiche, un des deux djihadistes tués lors de l'assaut, ont pourtant vécu une rencontre hors norme.

Roseline Hamel, née en 1940, a toujours eu une relation forte avec son frère Jacques, de dix ans son aîné. Leurs parents étaient séparés, et Jacques était son soutien et son protecteur. Lorsque le 26 juillet 2016, elle apprend que son frère prêtre, chez lequel elle venait d'arriver la veille pour les vacances, vient d'être égorgé dans son église à la fin de la messe de 9 heures, elle est sous le choc. Elle hurle le prénom de ce grand frère chéri – elle a 75 ans, lui 85 ans - à s'en déchirer les poumons.

Dans « Sœurs de douleur » (XO éditions), le journaliste Samuel Lieven raconte le parcours de cette femme, mais aussi celui de Nassera Kermiche. Le jour de l'attentat à Saint-Étienne-du-Rouvray, celle-ci a 53 ans. Née en Algérie, elle est arrivée en Normandie avec ses parents à l'âge d'un an et c'est là qu'elle a grandi, s'est mariée et a eu cinq enfants – dont la plupart ont brillamment réussi, l'une est devenue chirurgienne. Le 26 juillet, Nassera apprend le pire : son dernier, Adel, âgé de 19 ans, a participé à un attentat islamiste dans l'église de leur commune. Il est vrai qu'il avait séjourné en prison après un départ manqué par combattre en Syrie aux côtés de Daech, et que depuis environ un an et demi, ce jeune sensible mais psychiquement fragile s'était radicalisé au contact des réseaux sociaux, de personnes de la mosquée et de codétenus. Mais comment aurait-elle pu imaginer qu'il allait attaquer un prêtre et être tué lors de l'assaut des policiers ?

Ces deux femmes que tout semble séparer ont pourtant bien des points communs, comme le souligne Samuel Lieven dans son ouvrage à la lecture aussi passionnante qu'éprouvante. Elles habitent toutes les deux une banlieue populaire – Armentières près de Lille pour Roseline, Saint-Étienne-du-Rouvray pour Nassera -, ont épousé un chauffeur routier, fondé une famille nombreuse – quatre enfants chez Roseline, cinq pour Nassera – ou encore ont un métier au service des autres.

© Bruno Levy/Photo12

À la suite de la mort de son fils, Nassera a ressenti une vive souffrance. Elle raconte dans *Sœurs de douleur* : « *Je ne me voyais pas comment gérer cette douleur toute seule. Il fallait que je demande pardon aux victimes et à la famille du père Hamel.* »

De son côté, après la perte tragique de son frère, Roseline était désespérée. Elle s'est demandée, en voyant une statue de Marie au pied de la croix de son fils, si la Vierge pourrait l'aider à marcher dans les pas de son frère. « *Parce que toute seule, je n'y arriverai pas. C'est surhumain.* » Se demandant qui pouvait souffrir davantage qu'elle, elle s'est interrogée : « *Si j'étais la maman du jeune homme qui a tué mon frère, quelle serait ma souffrance ? Si un de mes fils s'était perdu en chemin et avait commis un tel crime, ma douleur ne serait-elle pas plus grande encore ? Je me suis mise à la place de cette maman, Nassera Kermiche. Que faisais-je encore chez moi à me morfondre ? Je devais rencontrer cette femme et la décharger de son lourd manteau de culpabilité.* »

Après plusieurs appels téléphoniques, les deux femmes se rencontrent chez Nassera, le 17 avril 2017. L'archevêque de Rouen, Mgr Lebrun, accompagne Roseline, car depuis le drame, ils ont noué un lien de confiance. L'évêque raconte dans *Sœurs de douleur* : « *Quand la porte s'ouvre, je laisse entrer Roseline qui tombe dans les bras de Mme Kermiche. Elles se serrent longuement, sans un mot. "Vous avez perdu votre frère, c'est injuste", lui dit Nassera. "Oui, mon frère est mort dans des conditions atroces, c'était mon frère, il était âgé, mais vous avez perdu votre fils et il était jeune." Je suis encore bouleversé par ce que j'ai vu. La rencontre de deux femmes, deux humanités dans leur chair.* »

Roseline dira : « *L'amitié que nous avons l'une pour l'autre nous permet aujourd'hui de tenir debout et d'avancer.* » Elle va même se rendre sur la tombe d'Adel Kermiche et s'adresser à lui : « *Un esprit maléfique a volé ton âme. Par mon pardon que je te témoigne, j'implore le père Hamel et ce Dieu d'Amour pour que ton âme d'enfant sensible et aimant te soit reconnue par lui.* » Cet extrait n'est pas sans rappeler les dernières paroles du Père Hamel : « *Va-t-en, Satan !* », rien de moins qu'un exorcisme pour libérer l'assassin de l'emprise du malin.

Ce geste est une lueur d'espérance, tout comme la rencontre providentielle de deux femmes de paix.

S. P.

La rencontre, une expérience spirituelle

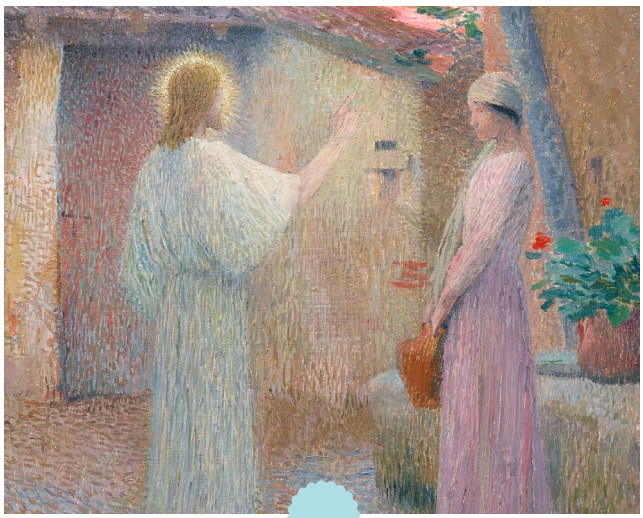
Dieu est Trinité, Dieu est Rencontre : la vie chrétienne est modelée par cette réalité. Rencontrer l'autre, c'est rencontrer Dieu présent en lui.

En novembre 2016, Pierre-Alain Lejeune, prêtre du diocèse de Bordeaux, rencontre le Père Francisco dans une paroisse perdue dans un désert de cailloux, à près de 4 000 mètres d'altitude. « *Nous ne nous étions jamais vus et nous ne nous reverrons probablement jamais. Pourtant, en quelques heures, nous avons beaucoup parlé. Nous avons fait silence aussi. Nous avons cuisiné ensemble et partagé quelques repas. (…) Mais surtout, nous nous sommes rencontrés de plain-pied : au niveau de nos blessures, de nos questions, de nos combats et de nos joies, de nos vies de prêtres si différentes.* » Il s'est senti grandi par cette rencontre, et par « *Celui qui en est le maître d'œuvre* ».

La conviction qui habite l'auteur de l'*Éloge spirituel de la rencontre*, c'est que « *dans nos rencontres, c'est Dieu qui se donne à rencontrer ; dans nos quêtes, c'est Dieu qui nous cherche ; dans nos amours, c'est Dieu qui nous aime.* » Si la rencontre peut être une joie aussi profonde, ou le lieu des blessures les plus terribles, c'est parce qu'elle est vitale.

L'être humain est un être de désir : ses désirs, ses soifs, il cherche souvent à les combler par des cours d'eau secondaires, au lieu d'aller à la source – Dieu. Le titre d'un recueil d'Anna Gavalda, *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, pourrait exprimer ce désir de Dieu, sans savoir que c'est après lui que l'on soupire. Ce qui va nous aider, c'est d'accueillir ce vide comme une grâce, en cultivant sa vie intérieure. « *C'est cet espace intérieur, cette solitude domestiquée qui sera le terrain de toutes nos rencontres, qui fera que nos rencontres seront réellement humanisantes et vraies* », affirme Pierre-Alain Lejeune. Contempler, faire silence, se reposer : même si beaucoup d'éléments peuvent nous en empêcher, il est possible d'arrêter au moins le flux d'informations et d'images qui nous entourent souvent.

Dans l'Évangile, les rencontres sont nombreuses entre Jésus et différentes personnes : Nicodème, la femme adultère, la Samaritaine *(peinte ci-dessus par Henri Martin)*, l'aveugle-né, Marthe, Marie, Lazare, Marie-Madeleine... Les premiers mots prononcés par Jésus dans l'Évangile de Jean sont ces mots : « *Que cherchez-vous ?* » Il renvoie les hommes à leur désir profond. Peu à peu, se dessine derrière cette question un « *Qui cherchez-vous ?* »



Henri Martin/Wikimedia commons

Rencontrer, c'est sortir de soi, ou tout au moins se décentrer, quitter le « *moi-je* », le « *moi-objet* », pour le « *moi-personne* », selon les deux expressions de Maurice Zundel. « *C'est seulement au niveau de l'homme nouveau, à ce niveau d'être, que peut se vivre une rencontre* », explique Pierre-Alain Lejeune.

Il ne peut y avoir de rencontre qu'avec autre que soi. C'est la dissemblance qui est féconde : on le voit de manière biologique dans la différence homme-femme qui permet de donner la vie. Seul le fait de quitter sa famille et son clan permet d'éviter la dégénérescence. Il est bon de ne pas être tout. La différence de l'autre nous échappera toujours. L'auteur de l'*Éloge spirituel de la rencontre* en témoigne : « *Le prêtre missionnaire français qui m'accueillait en Indonésie m'avait prévenu dès mon arrivée : "Après dix jours en Indonésie, tu pourras écrire un livre ; après dix mois, peut-être un article ; après deux ans, tu n'oseras plus rien dire."* »

Les rencontres sont comme des trains : elles peuvent en cacher une autre. Rencontrer Dieu en l'autre, c'est voir qu'il y a en l'autre plus grand que lui. Comme Élisabeth qui reçoit la visite de la Vierge Marie et, dans une sorte de jeu de poupées russes, son fils Jean-Baptiste bondit dans son ventre quand Marie, qui porte Jésus en elle, approche. « *Le plus beau cadeau que l'on puisse faire aux autres, c'est la présence de Dieu en nous* », dit l'auteur. Comme un vitrail qui laisserait passer la lumière divine.

Tout cela souligne cette vérité : « *Dieu est, de toute éternité, Père, Fils et Esprit. C'est-à-dire qu'il est, de toute éternité, circulation d'amour, communion, don de lui-même, rencontre.* » La foi chrétienne confesse qu'en Dieu la relation n'est pas seconde mais première. Dieu est à la fois, en lui-même, le donateur, le donataire et le don lui-même. Et si Dieu nous a créés, c'est pour nous partager ce qu'il est, pour nous rencontrer. La prière consiste alors à se laisser entraîner dans « *cette rencontre éternelle et trinitaire qu'est Dieu* ».

Pierre-Alain Lejeune va plus loin : « *Et si toutes ces rencontres au cours de notre vie nous préparaient, au fond, à l'ultime rencontre ?* » Après tout, la vie a pour but de nous préparer à la mort, à ce passage à une vie plus grande. « *Vivre avec l'assurance paisible que je suis attendu, l'assurance paisible que quelqu'un m'attend quelque part.* »

S. P.

ŒUVRES D'ART

La Rencontre à la Porte dorée

Wikimedia commons

L'histoire de l'art vient parfois nous surprendre, en explorant des scènes de la tradition chrétienne peu connues car issues de sources apocryphes, ou bien en mettant en image des mystères développés bien plus tard par la théologie. Tel est le cas du motif iconographique de la Rencontre à la Porte dorée.

L'épisode de la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne, les parents de la Vierge Marie, à la Porte dorée, ne figure pas dans les Évangiles canoniques, mais dans les Évangiles apocryphes, en particulier le *Protévangile de Jacques* (II^e^ siècle). Selon ce texte, Anne et Joachim – un couple pieux, mais stérile –, reçoivent chacun de leur côté l'annonce angélique de la naissance prochaine d'une fille bénie. Ils se retrouvent alors, émus et reconnaissants, devant la Porte dorée de Jérusalem, et s'embrassent avec ferveur. Chargée d'espérance et d'affection, la Rencontre à la Porte dorée a été comprise très tôt comme une figuration de la conception immaculée de la Sainte Vierge – c'est-à-dire du fait que celle-ci a été préservée du péché originel. Ainsi, l'iconographie médiévale préparait déjà le terrain théologique, alors que le dogme de l'Immaculée Conception ne fut proclamé solennellement que bien plus tard, en 1854, par Pie IX.

Dès le Moyen Âge, les artistes s'emparent de ce thème touchant de tendre étreinte conjugale. À partir du XIII^e^ siècle, la scène de la Porte dorée est fréquemment insérée dans le cycle plus global de l'histoire de la Vierge ; l'exemple le plus célèbre en est la fresque de Giotto dans la chapelle Scrovegni à Padoue *(en bas à gauche)*, réalisée vers 1305. Devant une massive porte de ville maçonnée, figurée en perspective axonométrique, saint Joachim et sainte Anne échangent un chaste baiser, devant l'œil ému des suivantes. L'ampleur des drapés aux couleurs franches confère à la scène à la fois solennité et force visuelle.

À la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance, le motif connaît une fortune particulière : les peintres, qu'ils soient français comme Jean Hey *(ci-dessus)*, ou italiens comme Filippo Lippi *(ci-dessous)*, y voient l'occasion de représenter un moment intime, d'une grande humanité. Le baiser, parfois accompagné

Wikimedia commons

d'une accolade, devient l'image d'une tendresse conjugale inhabituelle dans l'iconographie religieuse. Les artistes se plaisent à accentuer la sincérité de la joie des retrouvailles, la douceur des gestes, et parfois les regards attendris de la foule alentour, témoin de cet instant fondateur.

L'interprétation de Vittore Carpaccio en 1515, une huile sur panneau aujourd'hui conservée à la Galleria dell'Accademia de Venise *(ci-contre)*, est tout à fait symptomatique de cette expression très humaine de tendresse. Dans un décor urbain fastueux directement inspiré de la Sérénissime, Joachim et Anne s'enlacent tendrement, richement habillés d'étoffes colorées dont la vivacité rappelle l'art de Bellini. Ils sont, étonnamment pour nos yeux contemporains, encadrés de saint Louis et de sainte Livrade, probables saints patrons des commanditaires du tableau. Par ce mélange de magnificence architecturale et de délicatesse affective, Carpaccio met en valeur à la fois le mystère théologique, la conception de Marie, et le caractère atemporel de la tendresse conjugale de ses parents.

Aujourd'hui encore, voir Joachim et Anne s'embrasser avec une telle spontanéité et une telle douceur touche immédiatement le spectateur. Appréciées par les jeunes mariés, les représentations de la Rencontre à la Porte dorée sont aussi une belle illustration de la beauté et de la sainteté du sacrement de mariage. Elles rappellent que l'amour conjugal, lorsqu'il est vécu dans la fidélité, la

Wikimedia commons

confiance et l'espérance, est en lui-même une participation à la grâce divine.

Victoire Ladreit de Lacharrière,
diplômée en histoire de l'art et portraitiste

Photo © Sandra Mahut

Gâteau basque au chocolat

L'**automne nous incite** à quelques moments réconfortants, autour d'un bon gâteau. Dans *C'est l'heure du goûter* (éditions du Rocher), le pâtissier Jean-François Feuillette, fondateur des boulangeries à son nom, propose des recettes classiques où il met sa touche personnelle. Le gâteau basque au chocolat, dont nous vous proposons le pas-à-pas, est un dessert ou un goûter pas trop sucré, copieux et délicieux. Un conseil : respectez scrupuleusement le temps de cuisson. À vos fourneaux ! *É. T.*

« **Placer le fromage** dans un saladier et le mélanger, à l'aide d'un fouet ou d'une spatule (le mélange se fera plus facilement à l'aide d'un robot ménager, dans la cuve

Ingrédients

Pour 8 à 10 personnes

Cette recette se prépare la veille de la dégustation.

Ustensiles

- Un tamis, un moule de diamètre 20 cm mais avec une hauteur assez importante (minimum 5 cm) ; plus facile avec un robot ménager !

Ingrédients

- 440 g de fromage à la crème (*cream cheese* ou Philadelphia)
- 95 g de sucre
- 10 g de cacao en poudre
- 1 gousse de vanille
- 5 œufs entiers
- 180 g de chocolat noir
- 240 g de crème liquide à 35 %
- 4 g de sel fin

avec le fouet) jusqu'à ce qu'il soit lisse et ait une texture crémeuse.

- Ajouter le sucre et mélanger de nouveau.
- Tamiser le cacao en poudre et l'ajouter, avec le sel et les grains de la gousse de vanille.
- Additionner les œufs petit à petit en mélangeant entre chaque ajout.
- Faire fondre le chocolat au bain-marie et mélanger au premier appareil.
- Chauffer la crème à 50 °C environ puis la verser, en 3 fois, sur l'appareil chocolaté. Mélanger, encore.
- À l'aide d'un papier sulfurisé, chemiser le moule en faisant dépasser le papier au-delà du bord. Verser la pâte dans le moule.
- Dans un four préchauffé, cuire à 230 °C pendant 20 à 23 minutes. L'appareil est cuit lorsque le centre est à peine tremblant.
- Laisser refroidir puis placer au réfrigérateur pendant une nuit avant de pouvoir le démouler. »

Extrait du livre

C'est l'heure du goûter

de Jean-François Feuillette

Éditions du Rocher

Une question de regard

EXPO

© Atelier Doisneau

ROBERT DOISNEAU. INSTANTS DONNÉS – Musée Maillol (Paris)

Jusqu'au 19 octobre 2025

Connu pour ses photos en noir et blanc capturant des passants parisiens avec un regard décalé, Robert Doisneau (1912-1994) a traversé le XXe siècle avec talent et souvent une pointe d'humour. Le musée Maillol revient sur l'œuvre du photographe, entré à 14 ans à l'école Estienne, installé à 25 avec son épouse Pierrette à Montrouge (en banlieue sud de Paris), où il passera le reste de sa vie. En une sélection de 400 photos - sur 450 000 du fonds -, l'exposition sur deux niveaux propose plusieurs thèmes : « Enfance », où l'on voit des enfants jouer sur les terrains vagues laissés par la démolition des fortifications de Paris ; « Ateliers d'artistes » ; « Tirages, collages et bricolages », « Agence, publicités et publications » - Doisneau travailla pour l'agence Rapho pendant des décennies - ; « Les années *Vogue* » - il photographia les célébrités de l'époque, souvent avec amusement ; « Écrivains », comme Vercors, Beauvoir ou Éluard. Cette exposition nous fait plonger avec bonheur dans les années 1950 à 1970 grâce au style sobre et spontané, au regard tendre de Doisneau. Inspirant.

Élise Tablé

RÉCIT

OÙ LES ÉTOILES TOMBENT

Cédric Sapin-Dufour - Stock

Comment revivre quand on est tombée des étoiles ? Mathilde et Cédric vivent une histoire d'amour profonde et peu commune, enseignant la moitié de l'année en EPS et partant l'autre moitié dans un van en montagne pour voler en parapente. Un jour, le vent bascule et Mathilde n'est plus qu'un corps entre la vie et la mort, tombé dans les rochers. Son mari raconte alors la douloureuse ascension de la reconstruction de la chair et de l'âme, avec une plume à la fois délicate car pétrie d'humanité, et acérée car elle ne met rien de côté dans le parcours. Autobiographique, le récit trace tour à tour la peur, l'espérance, le découragement et la persévérance de l'accompagnant qui se démène pour le souffrant. Il montre combien la beauté simple d'une colline couverte de vignes ou le geste prévenant d'un serveur devinant la détresse au fond des yeux est aussi ce qui permet de tenir dans les heures sombres. Plus encore, chaque page montre tout l'amour offert à son épouse à chaque minute, et donne envie au lecteur de redire son attachement à ses proches, au creux du quotidien sans drames.

Zita Kerlaouen

JEUNESSE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE EN 25 ŒUVRES D'ART

Sophie Roubertie - Critérion

Avec la collection « Promenade au musée », Sophie Roubertie emmène les enfants dans une découverte décomplexée des œuvres d'art, apprenant à ses lecteurs à observer. Le dernier opus de la collection, *L'Histoire de France racontée en 25 œuvres d'art* présente, dans l'ordre chronologique, des œuvres choisies parfois peu connues comme une aquarelle de Van Gogh représentant une mine de charbon ou une enluminure sur parchemin représentant saint Louis lavant les pieds des pauvres. De l'art pariétal aux portraits royaux, en passant par les gisants, la tapisserie, les vitraux ou des estampes plus contemporaines, ce documentaire est un véritable guide pour transmettre l'amour de l'art et de l'Histoire de France. Une collection précieuse pour faire apprécier aux enfants (de 7 à 12 ans) leur patrimoine… et les visites culturelles !

Marie-Antoinette Baverel

UNE FEMME DANS L'HISTOIRE

Rachel Félix, tragédienne de légende

Il y a dans la vie de l'actrice Rachel quelque chose d'incroyable. Sa courte existence, de 1821 à 1858, fut comme celle d'un météore traversant le ciel. Sociétaire de la Comédie-Française, interprète de *La Marseillaise*, première de son temps à effectuer des tournées à l'étranger et à cultiver le rôle de vedette, Rachel fut une préfiguration de Sarah Bernhardt et incarna par sa diction et son jeu l'esprit théâtral français classique le plus accompli.

Pourtant, Rachel, qui fut bien tout cela, ne cessa jamais d'être la fille de modestes colporteurs juifs de la vallée du Rhin, et c'est dans le carré juif du cimetière du Père-Lachaise qu'elle fut inhumée en 1858. Dans un contexte d'antisémitisme, si les thuriféraires de Rachel eurent souvent tendance à oublier sa judéité pour ne songer qu'au théâtre, elle, pour sa part, ne l'oublia pas. Ses ennemis, de toute manière, le lui rappelèrent souvent, par des quolibets.

Élisa Félix, qui ne se prénommait pas encore Rachel, naquit le 28 février 1821 à Mumpf, en Suisse, au cours de l'une des nombreuses pérégrinations de ses parents, Jacob et Esther Félix, juifs nés en Lorraine et en Alsace, de parents juifs d'origine allemande. Élisa était la deuxième de 6 enfants, dont plusieurs se consacrèrent à la vie artistique. La famille poursuivit ses voyages commerciaux, principalement dans différentes villes de France, à Saint-Étienne, Lyon, Saumur puis Paris, où ils s'installèrent définitivement en 1833.

Dès l'âge de 10 ans, la jeune Élisa avait commencé une formation musicale académique, et en 1833, tandis que sa sœur aînée, Sophie, dite Sarah, commençait quelques essais au théâtre du Panthéon, Élisa vendait des brochures dramatiques. La vie de la famille n'en était pas moins précaire, et après avoir mendié leur pain dans les rues de Lyon en 1829, voici que les deux aînées aidaient leur mère dans le métier de colporteuse, en parallèle de leurs premiers pas au théâtre.

Mais une carrière allait supplanter l'autre. En 1834, Élisa, recommandée par son maître de musique, entra au cours d'art dramatique de Saint-Aulaire. L'an suivant, Élisa fut remarquée par l'un de ses premiers soutiens, Samson. Puis, en 1836, à l'âge de 15 ans, après avoir été auditionnée au Théâtre-Français pour jouer des rôles d'enfant, elle y fut engagée. L'année suivante, elle entra au théâtre du Gymnase, prit le nom de Rachel, qui ne le quitterait plus à la scène, et interpréta ses premiers rôles, dans *La Vendéenne*, de Duport, puis *Le Mariage de raison*, de Scribe et Varner.

La jeune femme quitta le Gymnase dès le milieu de l'été et prit Samson comme professeur, mais cette volte n'était que pour mieux sauter l'obstacle qui la conduirait vers la célébrité. Esprit fin, comprenant parfaitement ses rôles, douée d'une grande beauté, Rachel fut de nouveau reçue en audition au Théâtre-Français. Reçue comme pensionnaire, elle débuta ses premiers grands rôles. Ainsi, en juin, elle joua coup sur coup le rôle de Camille dans l'*Horace* de Corneille, puis celui d'Émilie, dans *Cinna*, avant de poursuivre en juillet par le rôle d'Hermione, dans *Andromaque*, de Racine. En août ce fut le rôle d'Aménaïde, dans *Tancrède*, de Voltaire, puis celui d'Ériphile, dans *Iphigénie*, de Racine, avant de jouer Monime, dans *Mithridate*, en octobre, puis Roxane, dans *Bajazet* en novembre. Tant et si bien qu'en septembre, elle demanda pour la première fois à devenir sociétaire du Théâtre-Français.

Le roi Louis-Philippe, lui-même, félicita Rachel le soir de la première représentation de *Cinna*. Enfin, la jeune comédienne fut introduite dans les salons de Madame Récamier, de Berryer et d'autres grands noms de la monarchie de Juillet. Là, elle rencontra Stendhal, Musset et Sainte-Beuve.

Musée Carnavalet CC0

L'année 1839 fut de nouveau marquée par plusieurs grands rôles, tandis qu'avec le succès arrivait la récompense matérielle. Rachel acheta une villa à Montmorency, se fiança brièvement avec Degouve de Nuncques, directeur du journal *Le National,* puis entama une liaison avec Musset. L'année suivante, Rachel commença sa première tournée en province, qu'elle poursuivit durant l'été par la Belgique et le Royaume-Uni. Mais la maladie, pour la première fois, altéra la formidable capacité de travail de la jeune femme.

Cette première alerte fut sans lendemain. Dès 1842, après une brève liaison avec le prince de Joinville – fils du roi Louis-Philippe –, Rachel entama une deuxième tournée en Angleterre et en Belgique, sans délaisser la scène française, ni la vie parisienne. Ce fut aussi l'année de sa liaison cette fois plus durable avec Alexandre Colonna Walewski, le fils que Napoléon Ier avait eu avec la comtesse Walewska. Rachel – âgée de 23 ans – et le prince Walewski donnèrent ainsi naissance, le 3 novembre 1844, à un petit Alexandre, que le prince reconnut et fit baptiser.

Rien ne semblait alors pouvoir arrêter l'appétit de vivre de la talentueuse comédienne, qui multipliait les rôles sur la scène, incarnant aussi bien Chimène que Jeanne d'Arc, et interprétait *La Marseillaise* avec un succès immense, de mars à mai 1848, à l'aurore de la IIe République. Elle venait de donner naissance à son deuxième enfant, Victor Gabriel, né de sa relation avec Arthur Bertrand.

En 1852, alors qu'elle réalisait une tournée jusqu'à Berlin, elle tomba de nouveau malade, et cette fois le mal – une tuberculose pulmonaire – ne la quitta plus. Elle continua de jouer, en France, où ses relations étaient devenues orageuses avec la Comédie-Française, et à l'étranger. Avec une troupe montée par ses soins, elle partit pour une tournée aux États-Unis. Le succès immense entraîna une multiplication des représentations, et une recrudescence des fatigues et des fièvres. Épuisée, de retour en France à la fin de l'été 1857, Rachel commença à vendre une partie de ses biens.

Le 3 janvier 1858, elle rendit son âme à Dieu, à l'âge de 36 ans. Cette semaine-là, en l'honneur de sa plus grande et difficile comédienne, la Comédie-Française fit relâche, en l'honneur de celle qui, par son jeu dramatique, avait su ressusciter et rendre tout son souffle au théâtre français classique, que les romantiques avaient cru enterrer un peu trop vite.

Gabriel Privat

Découvrez l'hebdomadaire

FRANCE CATHOLIQUE

Depuis 1924

FORMEZ votre esprit,
NOURRISSEZ votre âme
et INFORMEZ-vous
en profondeur !

Abonnement DÉCOUVERTE
15 € / 3 mois (seulement) !
Abonnement JEUNESSE
29 € / 1 an*

Une réaction à ce numéro ?
Répondez au sondage, en cliquant ici >
https://forms.gle/mqAvAaE68R6Be2ZW8

EN NOVEMBRE DANS ZÉLIE
Quand la santé mentale est fragile